

« Ça vient de sauter chez le maire Drapeau ! »

Avec trois bombes en même temps, la nuit du jour de l'An 1969 a été dramatique pour la section Technique de la Police de Montréal, l'ancêtre du GTI, et dont j'étais le commandant.

En effet, quelques minutes avant minuit, le mardi 31 décembre 1968, l'explosion d'une bombe du FLQ causait de lourds dommages à l'Hôtel de Ville de Montréal, du côté est, rue Gosford. Quelques minutes plus tard, un colis suspect, qui s'est avéré être une puissante bombe en instance de détonation et qui a été désamorcée juste à temps, était trouvé dans l'entrée ouest du même édifice, place Vauquelin. En même temps, une troisième bombe sautait, encore une fois, à l'édifice du ministère fédéral du Revenu, aujourd'hui l'Agence de revenu du Canada, angle Dorchester (René-Lévesque) et Bleury. Une fin d'année marquante, qui ne laissait présager rien de bon pour la nouvelle année 1969, selon les médias à l'époque.

Ces trois événements faisaient partie de la plus longue vague de bombes de l'histoire de Montréal, qui a débuté en septembre 1968 et qui a pris fin dans la nuit du lundi 3 mars 1969 avec l'arrestation, enfin, d'un suspect, Pierre-Paul Geoffroy, qui a avoué sa culpabilité à une trentaine d'attentats et a écopé de plusieurs peines d'emprisonnement à perpétuité.

Après le FLQ, voici le FLP

L'arrestation de Geoffroy n'a cependant pas mis fin aux activités terroristes : tout au plus, il y a eu une pause de quelques semaines. Dès le début mai 1969, une série d'explosions criminelles, attribuables à un obscur groupuscule, le FLP, ou Front de libération populaire, sont survenues sur divers chantiers de construction avec, chaque fois, des dommages considérables. Toutefois, une explosion a fait beaucoup plus de bruit que toutes les autres : elle est survenue aux petites heures du lundi 29 septembre 1969, quand la résidence du maire de Montréal, Jean Drapeau, au 5700, avenue des Plaines, dans le secteur Cité-Jardin, à Rosemont, a été fortement secouée par la détonation d'une bombe.



Photo : Pierre R. Chantelois

Ce jour-là, j'étais réveillé à 5 h 15 par un appel du « studio ». Le message était clair et bref : « Ça vient de sauter chez le maire Drapeau ! » Demeurant non loin de là, j'y étais en quelques minutes, pour constater qu'effectivement une forte explosion avait ébranlé tout le voisinage. Toutefois, il n'y avait pas de blessés, les seuls occupants de la maison, M^{me} Drapeau et son fils Michel, qui se trouvaient à l'étage au moment de la détonation, étaient maintenant dans le parterre, en vêtements de nuit. Quant au maire Drapeau, il était absent au moment de l'explosion, mais il a rejoint sa famille un peu plus tard, alors que commençait la recherche d'indices.

L'examen des lieux a révélé que l'explosion avait trouvé son origine dans la descente en béton qui donne accès au sous-sol, à l'arrière du cottage et que l'effet maximal de la poussée explosive avait été dirigé vers le point le plus faible : le solage et la porte menant au sous-sol. Dans le rapport que je soumettais la journée même, je mentionnais que le solage, épais de 11 pouces, avait été endommagé et qu'une grosse pièce de béton s'en était détachée pour aller choir environ 6 pieds plus loin, dans la maison. Le souffle avait également déplacé la fournaise de son socle et causé une turbulence qui avait fait gondoler le plancher de la cuisine, projetant un peu partout les meubles qui s'y trouvaient. Bref, les dommages étaient très élevés et aucune pièce du rez-de-chaussée n'avait été épargnée.

Dans les débris, et malgré l'étendue des dégâts, nous avons pu retrouver des traces des composantes de la bombe ; tout d'abord un gros fragment d'un réveil à face circulaire, de marque Forestville, fabriqué en Allemagne, semblable à ceux que nous avons retrouvés lors des autres attentats de cette vague. Il y avait également une pile électrique et les charnières d'une mallette.

Le suspect : un pompier qui se recycle en moine...

Ces indices deviendront intéressants, quelque trois ans plus tard, quand Georges Dubreuil, un jeune pompier de Montréal, se confessait spontanément de sa participation à la plupart des attentats commis durant l'été 1969¹. Tout y était, mais le brave sapeur, pourtant si volubile pour dénoncer ses complices lors des attentats de l'été 1969, a persisté à nier toute connaissance de la « bombe du Maire », un cas toujours non officiellement résolu.

De toute façon, cet attentat n'aurait probablement rien changé à la sentence puisque le tribunal ayant pris en considération sa collaboration avec la police et son état de santé mentale au moment des faits, Georges Dubreuil n'a écopé que d'une peine de prison symbolique, en 1972, avant de devenir moine, à la Trappe d'Oka, où l'on perd sa trace, dans le plus grand silence...

¹ Histoire du FLQ, Fournier, Québec/Amérique 1982, P 448